

Ce qui est perçu¹

Je me propose aujourd'hui² de dire quelque chose des questions qui ont traversé le cartel. Celui-ci s'est constitué en Septembre 2006³. Il est composé de Josette Digonnet, Simon Lapuyade, Frédérique Saldès et Hélène Zarka qui m'ont demandé d'y venir en place de Plus-un. L'enjeu en est l'étude du texte de Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Il s'avère que sa lecture a été largement orientée par le questionnement de la notion de démenti — soit la *Verleugnung* freudienne selon la traduction qu'en donne finalement Lacan.

Un aperçu des textes abordés à ce jour peut donner une idée d'un parcours :

*L'homme Moïse et la religion monothéiste*⁴, travaillé de près, avec quelques confrontations au texte allemand. Seul germaniste du groupe, Simon Lapuyade nous y aida. Il s'avère que le terme *Verleugnung* est systématiquement traduit par négation sauf, ce qui est fâcheux, une fois par « dénégalion⁵ » dans un passage particulièrement important. J'y reviendrai.

« Le fétichisme⁶ », « Le clivage du moi dans le processus de défense⁷ », « Un trouble de mémoire sur l'Acropole⁸ », « Constructions dans l'analyse⁹ » étaient incontournables.

Nous ne pouvions pas ne pas questionner la mystérieuse question du meurtre du père primitif sans revisiter la séance unique des Noms-du-Père¹⁰ pour y reconnaître le renversement lacanien : une lecture du passage biblique concernant le sacrifice d'Abraham où l' « ancêtre animal » s'offre au sacrifice, lecture qui ouvre au nouage entre le meurtre et le désir du père.

Du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* furent abordés les passages sur *L'homme Moïse...*¹¹, et sur proposition d'Hélène Zarka, les séances sur *das*

¹ Titre trouvé après transcription de l'intervention orale. L'équivoque en est heureuse.

² 22 juin 2008, Paris, matinée commune des Collectifs de travail de l'EPSF et du Portant des cartels de *la lettre lacanienne, une école de la psychanalyse*.

³ Il s'est dissous le 24 juin 2008.

⁴ S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, folio essais, 1986, traduction de C. Heim.

⁵ « Mais à l'incitation au souvenir que leur apportait la doctrine de Moïse, ils réagirent par la dénégalion de leur acte... », *ibidem*, p. 181.

⁶ S. Freud, *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 133.

⁷ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 283.

⁸ *Ibidem*, p. 221.

⁹ *Ibidem*, p. 269.

¹⁰ J. Lacan, séance du 20 novembre 1963.

¹¹ J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, séance du 16 mars 1960.

*Ding*¹² et l'amour du prochain¹³, sans doute celles-ci en raison de ce que nous pressentions du réel subjectif comme cause du démenti. Réflexion d'après-coup. Du réel en cause il fut aussi question lors d'un commentaire que nous fit Frédérique Saldès d'un passage du *Guide des égarés*¹⁴ de Maïmonide portant sur Moïse.

*Le nom, la loi, la voix*¹⁵ de François Balmès fut travaillé de près en raison du serrage qui y est fait de la notion de Nom-du-Père dans son rapport avec le réel du père. Le livre de Claude Rabant, *Inventer le réel*¹⁶ fut l'occasion d'une question portant sur le démenti et la psychose et l'article d'Octave Mannoni « Je sais bien mais quand même¹⁷ », occupa une séance du cartel.

J'arrête là cette liste des références dont je précise qu'elle n'est pas exhaustive. Le « démenti » fut, dans le cartel, articulé selon différents axes de questionnement :

- refoulement et démenti, quelle antériorité ?
- perception et démenti : la perception à démentir concerne-t-elle le réel ou la réalité ?
- croyance et démenti : la croyance est-elle déjà un démenti où celui-ci est-il secondaire à une croyance à sauver ?
- incroyance et démenti : on pourrait croire que c'est la même question que la précédente : il y a incroyance pour autant que l'on veut sauver la croyance de départ. Le dire ainsi n'est pas faux mais s'avère réducteur si l'on prend en compte ce que nous enseigne la phénoménologie de l'incroyance. C'est autour de l'incroyance que j'ai envie de poursuivre en vous en disant quelque chose que j'ai énoncé dans le cartel sous d'autres formes.

Josette Digonnet a déjà fait une intervention publique à partir du texte de Freud « Un trouble de mémoire sur l'Acropole¹⁸ ». Je vais reprendre ce texte de Freud, peut-être selon un autre bord. On se souvient qu'arrivé sur l'Acropole Freud, qui était accompagné de son frère cadet, a la pensée suivante : « *Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école*¹⁹. » On entend bien, dans cette formule, l'incroyance qu'on pourrait traduire ainsi : « Je vois bien que l'Acropole existe mais quand même, c'est incroyable. » C'est le même

¹² *Ibidem*, séances des 9 et 16 décembre 1959.

¹³ *Ibidem*, séance du 23 mars 1960.

¹⁴ M. Maïmonide, *Guide des égarés*, Lagrasse, Verdier, 1979.

¹⁵ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : Écritures du père 2*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. scripta, 1997.

¹⁶ C. Rabant, *Inventer le réel*, Paris, Denoël, 1992.

¹⁷ O. Mannoni, *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Seuil, 1969.

¹⁸ J. Digonnet, « De la lettre au démenti : « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Carnets de l'EPSF*, n° 61.

¹⁹ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, op. cit. p. 223.

accent que l'on entend chez maints analysants et qui peut ouvrir sur une reconnaissance du savoir refusé : « Je sais bien qu'il y a la mort mais quand même c'est incroyable », formulation toujours embarrassée, porteuse de perplexité. Quelle est la cause de l'incroyance qui, par la même occasion, est celle du démenti puisque l'incroyance, Freud l'amène ainsi, c'est le démenti²⁰. La réponse est, dans le texte de Freud, sans équivoque : c'est l'impossible. Je cite : « Il nous serait donné de voir Athènes ? Mais c'est impossible²¹. » De là cet impossible est par Freud mis en rapport avec « un intense plaisir²² » que la découverte de l'Acropole aurait dû entraîner, un bonheur « *too good to be true*²³ ». Soit la perspective d'une jouissance impossible faisant objection à la croyance d'être sur l'Acropole. « *Ce que je vois là n'est pas réel*²⁴ » : c'est ainsi que Freud traduit le vécu de l'incroyance qu'il situe comme sentiment d'étrangeté.

Les choses ne s'arrêtent pas là. Plus loin Freud détermine cette incroyance comme causée par le retour du refoulé du désir de surpasser le père. Être sur l'Acropole revient à surpasser le père. Ainsi l'incroyance s'éclaire comme mode de défense contre le retour du refoulé du désir de surpasser le père²⁵.

Le retour du refoulé du désir de quoi provoque-t-il la rencontre ? La fin du texte de Freud semble donner la réponse. Freud énonce que c'est un sentiment de piété filiale qui les a empêchés, lui et son frère, de jouir du voyage²⁶. Le sentiment de piété filiale c'est bien entendu la croyance au père. La vacillation de Freud sur l'Acropole s'éclaire alors comme temps de rencontre avec quelque réel, véhiculé dans le retour du refoulé, qui destitue le père et met à mal la croyance à son endroit. L'équivalent affectif de cette destitution est repérable, chez l'enfant, par ce que Freud désigne du « mépris qui a remplacé

²⁰ Le contenu essentiel de la pensée a été conservé même dans la déformation, c'est un refus de croire — *Un glauben* : « D'après le témoignage de mes sens, je suis maintenant sur l'Acropole, seulement je ne peux pas le croire » », *Ibidem*, p. 225-226.

²¹ *Ibidem*, p. 224.

²² *Ibidem*, p. 224.

²³ *Ibidem*, p. 225.

²⁴ *Ibidem*, p. 226.

²⁵ « Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé. », *ibidem*, p. 229. Il est important de voir que c'est après avoir repéré l'incroyance, que c'est dans un temps second par rapport au dépliement de la logique de déplacements et de falsifications situant la *Verleugnung* comme telle que Freud introduit son propre désir interdit. Il est tout à fait possible de reconnaître l'existence d'un démenti sans encore en reconnaître la cause obscure du fait que le mode d'occultation de cette dernière procède d'un mécanisme autre que le démenti.

²⁶ *Ibidem*, p. 230.

l'ancienne surestimation infantile de la personne du père²⁷ ». Disons que cette logique tourne autour de quelque effet de chute du Père Idéal, effet corrélatif du désir du sujet. Cet effet n'est-il pas la perception à démentir ?

Cette question de la surestimation infantile du père me permet d'enchaîner avec le démenti, supposé par Freud, du meurtre de Moïse. Voici ce qu'écrit Freud :

Le destin avait rapproché du peuple juif l'acte capital et le forfait du temps primitif, le meurtre du père, en le lui faisant répéter sur la personne de Moïse, éminente figure paternelle. Ce fut un cas où la mise en acte prit la place du souvenir comme cela se produit si souvent pendant le travail analytique avec le névrosé. Mais à l'incitation au souvenir que leur apportait la doctrine de Moïse, ils réagirent par le démenti²⁸ [*Verleugnung*] de leur acte, en restèrent à la reconnaissance du père éminent et se fermèrent ainsi l'accès à la place où Paul devait plus tard renouer avec l'histoire primitive pour la continuer²⁹.

Ce que l'articulation freudienne construit c'est une séquence à deux temps :

Premier temps : le retour du refoulé du meurtre primitif³⁰ sur le mode de sa répétition sur la personne de Moïse. Cette personne est définie comme « éminente figure paternelle ». Le meurtre de cette éminente figure est le retour du refoulé d'un meurtre antérieur.

Deuxième temps : la mise en acte du meurtre du père primitif sur la personne de Moïse est démentie. De ce fait la croyance au père éminent est sauvegardée. Ce qui était refoulé le demeure. Le démenti se révèle au service du refoulement.

Résumons : Pour garder la croyance au Grand Homme, au Père Idéal, une certaine perception que Freud connote comme retour du refoulé du meurtre du Père Primitif, est refusée.

On retrouve ce qui définit la structure de la *Verleugnung* : ne pas prendre acte d'une perception pour sauvegarder une croyance. Que cela implique un clivage, je n'en traite pas, laissant à Josette Digonnet le soin de vous en parler. Je poursuis sur le statut de la perception à démentir.

Dans son texte « Le fétichisme » Freud parle de stupeur face aux organes génitaux réels de la femme, de terreur face à sa castration, d'effroi,

²⁷ *Ibidem*, p. 229.

²⁸ Cornelius Heim traduit par « dénégation ».

²⁹ S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, *op. cit.*, p. 181.

³⁰ On peut lire un peu plus haut : « le christianisme fut un progrès du point de vue de l'histoire religieuse, c'est-à-dire sous le rapport du retour du refoulé », *ibidem*, p. 181.

d'expérience traumatique. Il suppose que lorsque « le trône ou l'autel », disons le père, sont en danger, l'expérience est peut-être la même³¹.

Le meurtre du Père Primitif impliqué dans le montage freudien vient-il à cette place de la cause traumatique ? Est-ce le nom, mythique, de quelque réel du père, dont la perception provoque l'horreur et que le démenti vient contrer ?

Il y a dans *L'homme Moïse...* un paradoxe logique : le meurtre du père primitif de *Totem et Tabou* c'est le meurtre du père hors-la-loi. Le meurtre de Moïse qui en serait l'enveloppe est le meurtre d'un père qui parle au nom de la loi, au nom d'un Dieu sublime de justice et de vérité. Comment le meurtre du second peut-il équivaloir au meurtre du premier ? Il y a une lecture à faire du message freudien. Je propose la suivante : La rencontre avec un effet de chute du Père Idéal provoque son démenti par le moyen de la fabrication de la figure mythique du père tout-puissant de la horde primitive. Ce ne serait pas tant le meurtre de Moïse qui constituerait la mise en acte du meurtre du père primitif. Celui-ci serait plutôt le nom imaginaire de quelque effet de destitution de la personne de Moïse, de la perception de la faillibilité du père idéal, dans l'après-coup de l'opération qui vise à garder la fonction du père surestimé.

Pour étayer mon propos, et je terminerai là-dessus, je rappellerai ce passage de *L'éthique de la psychanalyse* où Lacan énonce que c'est parce que Freud aimait son père qu'il a fallu, après l'avoir vu crouler, qu'il lui redonne une stature, jusqu'à lui donner cette taille du géant de la horde primitive³². Le père n'est-il pas fondamentalement un croulant et n'est-ce pas là un effet du symbolique, un effet réel du symbolique ?

³¹ « C'est d'une panique semblable peut-être que sera pris l'adulte aux cris de : "le trône et l'autel sont en danger" », « Le Fétichisme », *op.cit.*, p. 134.

³² J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, séance du 29 juin 1960, p. 356. : « Ce dont il s'agit, c'est de ce tournant où le sujet s'aperçoit tout simplement, chacun le sait, que son père est un idiot, ou un voleur selon les cas, ou simplement un pauvre type, ou ordinairement un croulant, comme dans le cas de Freud [...] Et c'est bien parce que Freud aimait son père qu'il a fallu qu'il lui redonne une stature, jusqu'à lui donner cette taille du géant de la horde primitive. »